

REVUE DE PRESSE

LÀ PERSONNE

Conception : Geoffrey ROUGE-CARRASSAT
Compagnie LA GUEULE OUVERTE



Geoffrey Rouge-Carrassat, acteur polymorphe

PROMESSES DE 2024 11/12 Douze artistes à suivre cette année. Aujourd'hui, le comédien, dramaturge et metteur en scène de 28 ans qui a fondé sa compagnie, La Gueule ouverte

RENCONTRE

Jusqu'où ira Geoffrey Rouge-Carrassat ? La question se pose face à l'étendue de jeu d'un comédien qui héberge en lui de multiples créatures dont certaines, proches d'états limites, font froid dans le dos lorsqu'elles surgissent au détour des seuls-en-scène qu'il écrit et interprète. Avec ses longs cheveux bruns crépus, sa gueule d'ange androgyne, son sourire désarmant, on donnerait pourtant le bon Dieu sans confession à cet artiste imprévisible qui sait basculer de la froideur psychopathe à la furie imprécatrice.

Né en 1995, admis à 17 ans dans le saint des saints des écoles de théâtre, le Conservatoire national supérieur d'art dramatique à Paris, il se forme dans les classes de Stuart Seide, Daniel Mesguich et Xavier Gallais. « L'avantage d'être entré jeune au Conservatoire, c'est que mon regard était peu critique. Ça m'a permis de tout prendre sans rien trier dans l'enseignement », se souvient celui qui, une fois son cursus terminé, a senti qu'il lui fallait se « retrouver ».

Acteur pour Laurent Brethome, Elise Chatauret, Laurent Poitrenaux, il traverse l'année 2017 dans les habits de Scapin, rôle-titre de la pièce de Molière (*Les Fourberies*

de Scapin) qu'il interprète plus de cent fois au Théâtre du Lucernaire, à Paris, dans la mise en scène d'Emmanuel Besnault. C'est beaucoup. Sans doute trop pour un acteur que son désir d'écriture taraude au point de le convaincre de voler de ses propres ailes : « Je ne voulais pas être un interprète dépendant du désir des autres. J'avais l'impression que cela faisait de moi un employé. »

Triptyque polymorphe

Il lui fallait tenir les rênes : il s'en donne les moyens. Après avoir signé, en 2014, une première création, *La Sangria de Sanguille*, spectacle chorégraphique pour quinze acteurs, il fonde, en 2017, sa compagnie : La Gueule ouverte. Depuis, il avance ses pions un à un. Sa détermination vient de loin. Enfant, il apportait, abrités dans des sacs-poubelles, quantité de costumes à l'école, organisait, à la récréation, des minireprésentations, et ne manquait pas de faire payer ses spectateurs. Le billet s'achetait avec, pour monnaie, un caillou.

Entre 2018 et 2021, il écrit et crée successivement *Conseil de classe*, *Roi du silence* et *Dépôt de bilan*. Trois performances taillées sur mesure pour sa polymorphie et qui ne passent pas inaperçues même si elles se donnent dans des lieux à la marge des institutions



Geoffrey Rouge-Carrassat, en 2023, à La Pokop, Strasbourg. TEONA GORECI

officielles (Théâtres de Belleville et des Déchargeurs, à Paris, festival de Villerville, dans le Calvados).

Le triptyque a pour dénominateur commun une écriture serrée de près et une capacité saisissante à inoculer de l'étrangéité dans les replis du familier. Dans le premier opus, on le prend pour un banal enseignant avant de comprendre qu'il est, en vérité, un intraitable dompteur de fauves. Dans le deuxième, son personnage se livre à un sinistre coming out face à l'urne funéraire de sa mère, posée à l'extrémité d'une longue table. Dans le troisième, il entre dans la peau d'un homme surmené qui s'échine au travail et sacrifie à cette addiction femme, enfant, santé mentale et tonus physique.

A chaque fois, l'inattendu trouble le cours des représentations. Impossible d'anticiper sur les

rouages d'une dérive qui mène le comédien des rives du prosaïque vers des ambiances fantastiques et cauchemardesques. Geoffrey Rouge-Carrassat, qui ne déteste pas susciter l'angoisse et l'effroi, joue avec les nerfs du public. Les couleurs de son interprétation dépendent, affirme-t-il, de « l'attention du spectateur ». Ses spectacles sont évolutifs, plastiques et poreux. Il se méfie de la « fixité » plus que tout. Ses professeurs disaient de lui qu'il avait un côté expressionniste. « J'étais dans l'émphase, un engagement fort du corps et de la voix. » Avec le temps, l'expérience et la maturité, il a appris à faire siennes les nuances. Il sait être glacial et incandescent, comique et dramatique, innocent et coupable, humain et créature. Il est percutant en stand-up et fascinant en tragédien.

Une écriture serrée de près et une capacité saisissante à inoculer de l'étrangéité dans les replis du familier

Son dernier seul-en-scène, *Là Personne*, le plante sur un plateau nu adossé à un mur de brique. Il aménage l'espace lui-même. Extirpe de leurs emballages plastiques fauteuil, télé, tapis et micro-ondes. Et glisse insensiblement d'une humeur ordinaire (un homme se convainc que quelqu'un le surveille) à une paranoïa

digne d'un film d'horreur ou d'un récit de Kafka. Geoffrey Rouge-Carrassat sculpte le bizarre avec un sens aigu de la gradation émotionnelle. Mais il n'oublie jamais que le théâtre est avant tout un exercice ludique dont il faut parfois s'éloigner pour, rappelle-t-il, « inspirer ce qui se passe dans le monde ». ■

JOËLLE GAYOT

Prochain article : Max Gomis

Conseil de classe/Roi du silence/Dépôt de bilan : du 8 au 11 février. *Le Pommier*. Neuchâtel (Suisse). Puis, *Dépôt de bilan* : du 4 au 9 mars au Théâtre de la Manufacture à Nancy. Et *Conseil de classe*, le 5 avril au Théâtre de Neuilly-sur-Marne (Seine-Saint-Denis). *Là Personne*, du 22 au 24 février. La Pokop, à Strasbourg.

Là personne

(Les doigts dans l'emprise)

IL EST LÀ, face à nous, seul en scène, l'air normal, derrière lui juste un grand mur de parpaings gris. Il parle. Avec sa grande carcasse longiligne, sa longue chevelure frisée, sa jeune trentaine, sa belle voix en confidence, il dégage une sympathie, une vitalité. Mais il est fou à lier. Ou peut-être pas. Peut-être n'est-il fou qu'à moitié. Quelque chose l'a éloigné de lui-même. Quelque chose, ou quelqu'un. Oui, c'est ça. Quelqu'un l'a rendu à moitié fou.

D'ailleurs, à la fin du spectacle, quand il échange avec les spectateurs, l'auteur-acteur-metteur en scène Geoffrey Rouge-Carrassat, dont « Le Canard » avait plus qu'apprécié les trois précédentes pièces, autobiographiques et

réalistes, dit qu'il lui a fallu du temps pour comprendre le sens de cette pièce folle, ou du moins étrange, différente, déstabilisante, drôle à pleurer, dure à pleurer, qu'il a écrite, mise en scène et qu'il joue. Oui, c'est bien ça. L'emprise d'une personne sur une autre. Sur lui, seul en scène.

Un jour, raconte-t-il, dans cette maison pas finie qu'il avait construite de ses mains, il était en train de faire la vaisselle quand quelque chose est apparu dans le coin gauche de son œil, aux marges floues de sa vision. Une tache jaune. Quelqu'un. Qui était là, debout de l'autre côté du fossé. Qui, immobile, regardait

sa maison. Une minute, deux, trois... La personne est revenue le lendemain, le surlendemain. « *Le troisième jour, j'ai compris qu'il y en aurait beaucoup d'autres.* » Ça commence comme ça. On ne dira rien de la suite. Rien du tout.

Mais quand même. Le narrateur désigne ce voyeur, cet observateur muet, dont le regard revient, s'installe, pèse, par ce vocable : « *la personne* ». L'emprise, c'est celle de cet inconnu. On ne sait pas de quelle nature elle est. Ni qui il est, qui est « *la personne* ». Juste une présence de plus en plus pesante, bientôt obsédante. Qui mène son travail de sape. D'emprise.

Comment qualifier la fin de la pièce ? Sans rien dévoiler, on ne peut que dire qu'elle est superbe. Stupéfiante. Folle. Qu'on s'y retrouve. Cette histoire est la nôtre. Ou celle d'un proche, là, tout près, dans la ville. Oui, à proximité. Une proximité menaçante qui rappelle celle qui régnait dans « *Twin Peaks* ». Tout a l'air si paisible. C'est la nuit. Et, dans la nuit, un méchant clown, un troll, ricane silencieusement. Il ne faut pas avoir peur. Il faut faire attention.

Jean-Luc Porquet

● A l'Athénée Théâtre Louis-Jouvet, jusqu'au 29/11. Puis en tournée à Avignon, Nancy, La Roche-sur-Foron...



« Là Personne » : l'angoisse envahit la salle avec la nouvelle pièce de Geoffrey Rouge-Carrassat

Le nouveau spectacle écrit, mis en scène et interprété par Geoffrey Rouge-Carrassat crée un climat étrange, subtil et glaçant autour de l'emprise d'un individu sur un autre. Une fresque délirante à découvrir au théâtre de l'Athénée jusqu'au 29 novembre.

humanite.fr

Publié le 23 novembre 2025

[Gérald Rossi](#)



Comme dans ses précédentes pièces (le Roi du silence, Conseil de classe, Dépôt de bilan), l'écriture de Geoffrey Rouge-Carrassat est claire, incisive, précise, aiguisée. © Lou Rousseau Fouchs

Au fond de la scène, baigné d'une lumière blanche, un mur nu. Comme inachevé. L'arête des parpaings bien alignés est visible. Ambiance de chantier. Le reste de la maison est propre, dans un air de pas fini. Comme si une urgence forçait le jeune homme qui l'habite à y loger alors que la

peinture des murs est encore à réaliser, que le carrelage n'est pas posé, pas même choisi. Mais voilà ce que l'on sait de cette habitation. Toute cette connaissance, nous vient du récitant, de ce témoin, ce bâtisseur qui se présente et commente des fragments de son quotidien.

De ce garçon, on ne sait et ne saura rien. Sinon qu'il a une sœur à qui il téléphone de loin en loin. Parfois elle l'appelle, inquiète de ses silences. Il vit seul, et travaille à la ville, on le suppose. Il possède une voiture et avoue qu'en rentrant, en fin de journée, il jette négligemment les clés sur la table du séjour. Cela ne durera pas.

Ses horaires sont souples, variables. Dans ce coin de campagne, il décrit son univers : au-delà du jardin, un fossé, et après c'est la forêt. Telle est la vue depuis la fenêtre de la cuisine, là où est installé l'évier. Chaque détail a de l'importance.

Un jour, mais peut-être que ce n'est pas le premier jour, allez savoir, un personnage s'invite dans cette solitude. Il apparaît comme seulement une petite tache jaune dans l'angle de vision. Insignifiante. Au loin.

Mais c'est le début d'un engrenage infernal. Par petites touches, comme avec la palette d'un peintre délicat, [Geoffrey Rouge-Carrassat](#) entame alors une fresque délirante. L'inconnu, de jour en jour, de mois en mois, s'impose dans le décor. Il observe en silence la maison et son occupant, s'en approche.

La prise de pouvoir d'un homme sur un autre

Dans la demeure, tout brille encore plus. À commencer par la vaisselle, récurée même quand elle est propre. La lumière électrique est branchée de plus en plus fréquemment à défaut de celle du soleil souvent trop basse. « *Les premières semaines, moi qui me croyais incapable de garder un secret, je n'ai partagé cette histoire avec personne, craignant sans doute que ça change quelque chose* », dit le garçon. Sans qu'il s'en doute, ou l'admette, ou s'en effraie... il est sous l'emprise de l'inconnu.

On assiste à cette prise de pouvoir d'une personne sur une autre, sans violence physique, mais inéluctable si le fil n'est pas rompu. Le spectateur est pris au piège. Il ne peut alors que subir lui aussi cette agression, cette oppression déstabilisante.

Avec talent Geoffrey Rouge-Carrassat donne vie à ce récit diabolique. Comme dans [ses précédentes pièces](#) (*le Roi du silence*, *Conseil de classe*, *Dépôt de bilan*), son écriture est claire, incisive, précise, aiguisée. Chaque mot, chaque souffle conjuguent leur importance respective. Pour que chaque instant prépare un futur dont on ne peut rien deviner avant l'heure. Voilà une bien belle alchimie.

Jusqu'au 29 novembre au Théâtre de l'Athénée, Paris 9^e. Renseignements : 01 53 05 19 19 ; www.athenee-theatre.com. Le 12 février 2026 à Avignon, du 20 au 22 mars à Nancy, le 26 à La Roche-sur-Foron, en juillet aux Halles, dans l'Off d'Avignon. Textes édités chez Esse Que Éditions.

Geoffrey Rouge-Carrassat, maître de l'emprise



Photo Lou Rousseau Fouchs

Avec *Là Personne*, Geoffrey Rouge-Carrassat poursuit un geste théâtral puissant dont il est le seul maître. À l'écriture, à la mise en scène et au jeu, il signe un solo très habité, où il emprunte au conte et au récit d'horreur pour donner corps à la notion d'emprise.

La parole, dans le théâtre de Geoffrey Rouge-Carrassat, se déverse pour masquer un réel qui vacille. Les mots s'enchaînent les uns aux autres, font phrases denses et rapides, précises, pour remplir des solitudes très modernes, des isolements que notre époque produit à la chaîne. Dans sa dernière pièce en date, *Là Personne*, comme dans les trois spectacles – *Conseil de classe*, *Roi du silence* et *Dépôt de bilan* – qu'il commence à créer dès sa sortie du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris en 2017 jusqu'en 2021, l'écriture est une matière dont le plein est souvent synonyme de creux, de gouffre. Ce travail sur le signifiant, qui désigne moins qu'il dissimule, qui recèle donc une bonne partie d'arbitraire, est loin chez cet artiste d'être chose purement intellectuelle. Car son verbe parcouru de fréquentes tempêtes, Geoffrey Rouge-Carrassat non seulement l'incarne lui-même, mais le met aussi en scène. Et **cette façon d'assumer personnellement toute la chaîne de l'écriture, depuis le tracé du signe jusqu'à sa transformation en matière théâtrale, est pour beaucoup dans la singularité et la force de son geste, dont la grande maîtrise est d'autant plus saisissante qu'elle s'attache à dire des états limites.**

Avec sa compagnie La Gueule Ouverte qui porte ses spectacles, Geoffrey Rouge-Carrassat se situe à côté de la tendance aux solos autofictifs. Cette petite distance, ce léger écart qu'il reconfigure dans chaque spectacle en donnant une forme différente à des questionnements et obsessions intimes est sans doute l'un des secrets de l'étrangeté de l'univers de ce jeune auteur, acteur et metteur en scène associé à La Manufacture – CDN de Nancy Lorraine. **Les fictions qu'il construit dans ses seuls en scène ont beau se distinguer clairement les unes des autres, elles sont toutes suffisamment ténues pour laisser transparaître la personnalité réelle de l'artiste, dont l'envoûtante et singulière allure androgyne est un signe dont il joue avec subtilité.** Ses personnages existent avant tout par les situations de parole « anormales » où ils se trouvent engagés. Dans *Conseil de classe*, par exemple, le professeur qui, au fil de sa logorrhée, se prend pour un dompteur prend corps en s'adressant à une classe vide dont le rôle des élèves absents est endossé par les spectateurs. Quant au garçon de *Roi du silence*, il prend véritablement vie aux yeux du public en parlant non pas à un être de chair et d'os, mais à une urne funéraire, celle de sa mère. Pour donner consistance à son homme d'affaires addict au travail dans *Dépôt de bilan*, il le fait parler de sa famille, dont on finit par apprendre qu'il l'a tragiquement perdue par sa faute.

L'homme qu'il incarne dans *La Personne* est encore moins socialement défini que les protagonistes auxquels Geoffrey Rouge-Carrassat a jusque-là prêté sa plume, sa voix et son jeu aux formidables et multiples variations.

Anonyme comme tous ses prédécesseurs, cet homme ne prend consistance que par l'histoire qu'il raconte, quand bien même celle-ci est une histoire d'effacement. Il s'adresse en effet ici directement au spectateur, sans visiblement lui attribuer une autre identité ou un autre statut que le sien, pour lui raconter une rencontre qui l'a presque réduit à néant. Devant un mur de briques dont on ne peine pas à percer la vraie nature de polystyrène, mais qu'il désigne comme étant la maison que son personnage – encore une fois très proche de lui, semble-t-il – a construite de ses propres mains, d'après ses propres plans conçus selon ses rêves, Geoffrey Rouge-Carrassat se donne des airs de conteur. D'abord tranquille, pleine d'un humour contenu que l'on a déjà pu rencontrer dans le travail de La Gueule Ouverte, la narration à la première personne qu'il déploie en faisant comme s'il n'en connaissait pas l'issue, se fait de plus en plus tendue. La violence que relate celui qui nous parle est d'autant plus glaçante qu'elle est dite, révélée avec une légère distance par rapport au réalisme, de la taille environ de celle qui sépare le théâtre de Geoffrey Rouge-Carrassat de l'autofiction.

Tout tient à un dispositif d'écriture dont le principe est simple, mais ardu dans sa tenue sur toute la durée d'un spectacle. En choisissant de ne jamais désigner que comme « *la personne* » l'étranger qui s'approche chaque jour de la maison évoquée plus tôt, jusqu'à susciter chez le narrateur une forme de dépendance d'abord joyeuse, puis destructrice, l'artiste insinue du bizarre dans un quotidien décrit comme plat, répétitif. L'événement que représente dans la morne routine du protagoniste l'apparition « *dans le coin jaune de son œil, aux marges floues de sa vision* » d'une « *sorte de tache jaune dans le coin gauche* » frappe par sa disproportion et l'ampleur de ses conséquences. Cette tache jaune, qui n'est autre que « la personne » s'introduisant dans le jardin du propriétaire après avoir longtemps observé sa demeure, prend dans la bouche de Geoffrey Rouge-Carrassat une vitalité et un sens qui ne cessent d'évoluer au cours du spectacle. **Avec un grand art de la rupture soudaine autant que du dégradé d'émotions, l'acteur transforme « la personne » en profondeur.**

Signifiant d'abord l'entrée de la joie dans une vie qui en était dénuée, le mot se teinte peu à peu négativement, allant jusqu'à signaler une emprise totale. Au diapason avec le titre, cette violence qui s'étend sur chaque parcelle du corps et de l'esprit de la victime s'exprime ici à travers des descriptions d'autant plus troublantes qu'elles s'ancrent dans des situations triviales. La vaisselle, par exemple, devient un rituel auquel s'adonne le narrateur, qui constate que « *la couleur jaune n'est jamais aussi lumineuse* » que lorsqu'il a les mains occupées à cette tâche. **Le mouvement littéraire et théâtral qui fait passer le héros d'amoureux à victime, pour finir par se révolter contre son jaune bourreau et s'en libérer, est impressionnant dans sa mécanique.** C'est là l'un des grands pouvoirs de la parole de La Gueule Ouverte, dont on espère encore bien des cris.



© Lou Rousseau Fouchs

CRITIQUES

***Là Personne* : Geoffrey Rouge-Carrassat sous emprise jusqu'à l'obsession**

Poursuivant son travail intime et solitaire sur les planches, l'auteur, comédien et metteur en scène met en lumière avec poésie et lucidité les mécanismes qui enferment l'épicié dans le regard approbateur de l'épicié. Magistral.



Olivier Frégaville-Gratian d'Amore
4 décembre 2025

Face au spectateur, la scène se présente nue. Un mur de parpaings gris se dresse droit devant. Le ton est donné. Pas d'échappatoire, pas de refuge, tout sera exposé. **Geoffrey Rouge-Carrassat** joue avec les codes scéniques, souvent pour mieux les renverser. Il s'installe à même la salle, devant le proscenium. Et ainsi, il ne cherche pas l'illusion du théâtre, mais plutôt l'adresse directe au public.

Le comédien, auteur et metteur en scène a une histoire à raconter, une fable d'aujourd'hui. Est-elle la sienne ? Peut-être. Peu importe au fond, puisqu'il se l'approprié avec une sincérité désarmante. Lassé de voisins bruyants, qui ne respectent ni le silence de la nuit ni la moindre convenance, il décide de fuir sa vie citadine et de faire construire une maison idéale. Loin du monde, à l'abri des regards. Un endroit où il pourrait enfin se sentir libre.



© Lou Rousseau Fouchs

Une silhouette dans l'angle mort

Tout semble parfait jusqu'à l'apparition d'une tache jaune, furtive et intrigante dans un angle de son champ de vision. Une gêne d'abord, puis une réalité qui se dévoile. *Là Personne* existe vraiment. Elle passe chaque jour devant chez lui, en silence, en observatrice patiente. La curiosité amuse un moment, le jeu prend. Puis le regard de l'autre se transforme en obsession. Que pense cette présence lointaine de sa vie, de sa maison, de ses choix sur le chemin de terre. Pourquoi s'attarde-t-elle parfois, d'autres non ? Pourquoi certains jours ne vient-elle pas ?

La folie guette lorsqu'il cherche l'approbation de l'observateur. Une couleur de carrelage ? Beige, moche, mais si ça peut plaire à cet autre lointain, mais si présent. La vaisselle à faire, encore et encore, jusqu'aux gerçures, puisqu'il semble que cela réjouisse *Là Personne*. Insidieusement, l'enfer se glisse dans son quotidien. L'obsession l'emporte. Ce qui plaît à l'autre devient sa seule boussole. Son réel se dissout. À force de vouloir se conforter à cet être, à se laisser aller sous son emprise, il cesse d'exister pour lui-même.

Le choc nécessaire



© Lou Rousseau Fouchs

Il faudra un choc, une faille dans la fiction qu'il se construit, pour sortir de l'ombre dans laquelle il a fini par se complaire. Échapper enfin à ce regard scrutateur. Alors les mots surgissent, délivrent. « *Merci de m'avoir choisi. C'est une chance d'avoir vu à quoi ressemble ton visage. Désormais, je saurai le reconnaître. Et si je le recroise, je le pointerai du doigt. Je dirai tout haut : regardez, c'est le visage de la violence.* »

En débanalisant l'emprise et en donnant la parole aux victimes souvent muettes, Geoffrey Rouge-Carrassat transforme le plateau en espace de libération. Il éclaire une violence psychologique insidieuse, si difficile à comprendre depuis l'extérieur. Poésie, humour, finesse d'esprit, tout s'assemble pour rendre palpable ce qui d'ordinaire est de l'ordre de l'invisible. Dévoilant les mécanismes de l'indicible avec une intelligence fascinante du plateau, il met à nu les tenants de ce drame contemporain.

Une présence irradiante

Au début, il y a l'euphorie de se sentir choisi. Puis l'effacement progressif de soi prend le pas, avant que ne disparaisse toute pensée autonome. Les ailes qui se coupent. Le vide qui s'installe à la place de l'identité. En faisant le choix de la fable, *Là Personne* frappe comme un uppercut et secoue les consciences.

Seul en scène, silhouette souple, longiligne, chevelure brune et frisée qui attrape la lumière, Geoffrey Rouge-Carrassat irradie et habite l'espace. Il raconte, incarne et vibre. Par sa plume incarnée et vivante, il transforme ses mots choisis en poème vivant, profondément ancré dans notre époque. Ainsi, il signe une œuvre certes sombre, mais traversée d'un surréalisme qui sauve et relève. Une claqué sidérante !

hottello critiques de théâtre par véronique hotte

Là personne, texte, mise en scène et interprétation Geoffrey Rouge-Carrassat à L'Athénée – Théâtre Louis Jouvet.



Crédit photo : Andreas Egger

Là personne, texte, mise en scène et interprétation **Geoffrey Rouge-Carrassat**, création musicale et sonore **Nicolas Daussy**, création lumières **Emma Schler**, Compagnie La Gueule Ouverte.

La représentation commence subrepticement, Geoffrey Rouge-Carrassat, silhouette androgyne, chevelure opulente, se tient assis sur la scène à cour et d'un ton de conversation, presque badin, le regard face au public, nous parle d'une maison.

Il nous dit qu'il vit dans cette maison qu'il a conçue, imaginée, qui n'est pas achevée. Il en décrit les pièces, l'exposition. Derrière lui, juste un mur de parpaing gris, mur en chantier, qui barre toute perspective, un signe de fermeture, qui fait penser à une prison, à un lieu sans issue.

Et puis le doute s'insinue, le narrateur parle d'une personne qui se tient face à sa cuisine, de l'autre côté de la route. Une sensation d'être observé qui s'amplifie au point de devenir une hantise, une obsession, une peur. Le spectateur est partie prenante de cet état de mal-être, d'inquiétude permanente de celui qui parle et qui, situation éminemment paradoxale, explique qu'il ne peut en parler à personne :

« je ne voulais parler de cette histoire à personne, pour que personne n'en pense quelque chose, pour que personne ne se sente obligé d'en penser quelque chose. »

Pourtant il en parle sans arrêt sur un ton qui peut être ironique, de bravade, imaginant les réponses qu'il ferait si cet inconnu venait à sonner à sa porte, ou dans un registre dramatique : « quelqu'un t'enfonce très lentement un couteau dans le ventre . Si c'est très lentement, à quelle profondeur tu dis non ?...

Ce couteau, cette présence imprécise, cet étranger es à la fois une forme de fantasme et une réalité pour celui qui en souffre, comme s'il abritait un corps ou un esprit qui n'est pas le sien et qui le mine.

Geoffrey Rouge –Carrassat nous dit que son texte parle de l'emprise et donc de la domination que prend une personne sur une autre. Ce n'est pas si clair, on a plutôt l'impression que c'est le narrateur qui secrète sa propre aliénation. A contrario le fait d'être dépendant d'un autre s'accompagne d'une destruction de sa propre personnalité, alors le texte peut s'entendre au premier degré, comme une prise de possession de sa maison, de lui-même.

Quoiqu'il en soit, ces errements, ces divagations sur le thème de l'intrusion, de la perte du moi crée un climat anxiogène assez suggestif. Le Final en deux coups de force est inattendu, doublement tranchant , comme une libération ou un appel au secours, un fracas peut-être sans suite. Car le mystère ne se dissout pas vraiment et toutes les interprétations restent possibles, comme toutes les conclusions, si tant est que ce monologue ait vraiment un début et une fin.

La performance de Geoffrey Rouge-Carrassat est à la fois retenue et vertigineuse. Son texte est comme un tissu aux reflets multiples. Et il sait bien l'art de cultiver l'ambiguïté et le mystère. La confirmation d'un talent après trois seuls-en scène-déjà remarqués.

Louis Juzot

DÉTECTIVES SAUVAGES

vers la jeune création

Là Personne
conception
Geoffrey Rouge-Carrassat



© Lou Rousseau Fouchs

Vu au Théâtre de l'Athénée (salle Christian Bérard) le 20
novembre 2025

“Attention, là, une tache“

Elle, la personne, habite une maison dont elle termine la construction, avec piscine et jardin, entourée d'un champ et d'une forêt. Elle se rend en voiture au travail, et joint de temps à autre sa sœur au téléphone. Un jour, apparaît une présence, au coin de l'oeil une tache d'un jaune chaleureux.

C'est ainsi, par l'allégorie, que Geoffrey Rouge-Carrassat aborde l'emprise, dans sa genèse, ses effets, et l'ancrage intime qui rend si compliquée la déprise. L'allégorie prend le risque de la généralité, que l'on pourrait craindre concernant un drame qui se joue dans les méandres ténus où se vide une subjectivité malgré soi. Mais ici, la transposition travaille dans le juste milieu entre une interprétation des nombreux enjeux de ce phénomène – manipulation, confusion, humiliation, entre autres – et les symbolisations d'une dynamique intersubjective. Ainsi de cette belle haie de petits lauriers, posée comme une séparation d'avec la tache, pensée pour tout de même embellir cet espace à soi, qui se découvrira – mais quand donc cela s'est-il produit ? – piétinée.

Paradoxalement, ce traitement allégorique de l'emprise permet d'en isoler chirurgicalement la texture relationnelle. Car seule importe la relation, indépendamment du passé et de la constitution du sujet en proie à cette emprise, indépendamment aussi de la particularité de cet autre qui va s'imposer – réduit ici à sa seule tonalité affective, tache jaune de la joie, tache devenue grise dans le mécontentement ou la réprobation. La sphère familiale – la sœur – et le monde du travail existent, mais sont relégués dans la distance des appels téléphoniques et des trajets en voiture. Progressivement, le huis clos se noue. Ce drame d'une désubjection, d'un vide qui va se faire en soi, au point que notre maison ou notre corps, c'est la même chose, est méconnaissable et inquiétante dans son étrangeté, l'auteur montre qu'il n'a rien d'un mystère, mais qu'il procède logiquement d'un amour insensé donné à un inconnu, dont la seule présence et le seul regard ont enfin peuplé ce premier milieu du soi, autrement désolé. Et son écriture prouve qu'on s'en libère notamment par la langue, par l'imagination qui délire le fantasme, où le jeu ailleurs sinon retenu de l'acteur trouve un contrepoint ici expansif et libérateur. Le jeu imaginaire donne à réaliser, à exacerber le vécu et constitue des éclats de conscience.

Étonnamment, la fin réouvre l'allégorie, et la dissémine. Bien qu'allégorique, ce parcours de l'emprise que l'on a traversé n'est pas un modèle ou un protocole. C'est une emprise vécue dans un corps, dans une maison, parmi d'autres voisines. La scénographie, là encore de Geoffrey Rouge-Carrassat, trouve une fin qui évite de conclure, et laisse, dans la malice du faiseur de théâtre, apparaître l'ombre d'un triste clown – l'esprit de l'emprise ? – planant sur tout le spectre de la vie sociale.

William Fujiwara, 2 décembre 2025.

Texte, mise en scène et interprétation Geoffrey Rouge-Carrassat

Création musicale et sonore Nicolas Daussy

Création lumières Emma Schler

Université

Geoffrey Rouge-Carrassat, *Là Personne*



Geoffrey Rouge-Carrassat a écrit et joue *Là Personne* entre mystère et fantasmes des vies que l'on aurait pu avoir.
Photo Andreas Egger

En résidence à l'Université de Strasbourg, l'auteur, comédien et metteur en scène Geoffrey Rouge-Carrassat entame sa deuxième année et présente sa nouvelle création, *Là Personne*. Inspiré d'un témoignage, ce conte évolue entre mystère, fantasmes et peur.

C'est une histoire intrigante que lui a racontée son hôtesse alors que Geoffrey Rouge-Carrassat logeait dans sa maison. Dans ce logement isolé en montagne, le comédien, auteur et metteur en scène (Compagnie La Gueule ouverte) est le confident d'un fait intime. Une histoire inouïe qui a basculé vers l'effroi. « La femme n'a cependant pas appelé la police, l'histoire ouvre un réseau de sens que le public va découvrir au fil de la pièce », révèle-t-il.

Cette confidence va lui inspirer un texte dramaturgique, *Là Personne*. Évoluant entre *Le Château* de Kafka et *Le Mont analogue* de René Daumal, des textes inachevés. « Ces livres énigmatiques restent des mystères à vie qui échappent », commente Geoffrey Rouge-Carrassat, en résidence à l'Université de Strasbourg, depuis l'année dernière.

Seul en scène, il interprète *Là Personne*, un texte qui résiste à toute linéarité. Et tient le public en haleine tant il mise sur nos fantasmes. Et toutes ces vies que l'on aurait pu vivre, « si ». Dans cet interstice de potentialités, nos existences auraient pu, pourraient à tout moment chavirer.

On se retrouve comme un soir de veillée autour du feu, à l'écoute de Geoffrey Rouge-Carrassat. Ce dernier interroge nos doutes et incertitudes. Oscille entre convictions et contradictions dans une atmosphère singulière. Le clair-obscur des lumières d'Emma Schler et la musique et bruits de Nicolas Daussey exacerbent le trouble. Il s'agit aussi « de sauver encore un espace où les choses ne sont pas totalement explicitées », revendique Geoffrey Rouge-Carrassat. De traverser les fantasmes sans se laisser happer par l'angoisse.

Le suspense d'une enquête intime

Là Personne donne le ton de la nouvelle saison de la résidence universitaire centrée autour de la peur. Après « le jeu », l'émotion qui accompagne la prise de conscience d'un danger va orienter les futures créations. Mais également les ateliers (le prochain autour du grotesque), les formations destinées aux étudiants (initiation à la technique et à la production dans le spectacle vivant), la médiation et la programmation (C^{ies} La Hutte, La Grenade et Nature II).

Reportée à l'année prochaine, la création de *La Maison hantée* prolonge le travail engagé avec *Là Personne*. Dont les secousses n'ont pas fini d'ébranler Geoffrey Rouge-Carrassat. Tout comme les publics.

● Veneranda Paladino

Ce 23 février à 20 h à La Pokop, 19, rue du Jura, à Strasbourg.

Durée : 1 h 15, rencontre à l'issue de la représentation. <https://residence-rouge-carrassat.unistra.fr>

Programme Au Festival d'Avignon 2026, les spectacles du off à ne pas manquer

Libération



Au théâtre des Halles, du 4 au 25 juillet à 16 h 40, relâche les 8, 15, 22 juillet. Durée 1 h 10.

«Là personne» de Geoffrey Rouge-Carrassat

Formé au conservatoire d'art dramatique, l'acteur-metteur-en-scène-auteur était l'une des révélations de l'édition avignonnaise 2021 in et off confondus avec [*Dépôt de bilan*](#). Et on le retrouve toujours dans un seul-en-scène et tout aussi inquiétant. *Là personne* est l'histoire d'une obsession : celle d'être épié par un voisin qui paraît se manifester à tout bout de champ. Une déformation liée au métier ? C'est possible. Une situation d'emprise l'air de rien et avec des riens qui pousserait presque à déménager ? En tout cas, sur le plateau, Geoffrey Rouge-Carrassat déménage mais subtilement, en modifiant son texte et son jeu en fonction de l'écoute de la salle. Un «stand-up poétique» ? A.D.